

I

LE TRUC POUR LE FAIRE

ALLAN ÉTAIT ALLONGÉ sur son canapé, sous une couverture, et il regardait le journal télévisé. C'était un canapé à deux places, et ses jambes pendaient au-delà de l'accoudoir. Ce n'était pas très confortable, mais cela lui donnait l'impression d'être grand. Au milieu du reportage sur la guerre en Irak, il ramena ses jambes sous lui, tourna le dos à la télévision et s'endormit.

Peu de temps après, on l'appelait. Agaçant ; ils voyaient pourtant bien qu'il était en train de dormir ! Finalement il se retourna quand même et ouvrit les yeux. Sa nièce était penchée au-dessus de lui, avec des larmes dans les yeux.

« Ça y est. »

Il mit un petit moment à saisir de quoi elle parlait. Puis tout à coup il sut et s'assit. Il envisagea brièvement de se lever et de la prendre dans ses bras, car elle semblait très affectée, et il croyait se souvenir que c'étaient des choses qui se font. Il en fut incapable.

Derrière Trine se tenait Charlotte, son épouse. Dieu soit loué, *elle* ne pleurait pas, mais elle le regardait gravement ; il aurait bien voulu qu'elles s'en aillent.

« C'est arrivé mardi, vers six heures du soir. Je me suis dit qu'il fallait que tu le saches, dit Trine.

– Oui, oui, répondit-il. Et merci, au fait. »

Les deux femmes restaient là comme si elles attendaient quelque chose. Il supposa qu'elles voulaient voir comment il allait réagir. Il allait leur montrer ; il se recoucha, leur tourna le dos et ferma les yeux. Pas pour dormir, maintenant qu'il était réveillé, mais pour se couper de l'extérieur et en particulier de leurs regards inquisiteurs.

Enfin elles s'en allèrent, il les entendit parler ensemble dans l'entrée.

« Je n'aurais peut-être pas dû lui dire.

– Bien sûr qu'il fallait le lui dire », la rassura Charlotte, mais Allan entendait au son de sa voix qu'elle était inquiète.

Quant à Trine, elle savait qu'elle avait mis les pieds en terrain miné, car elle répétait d'une voix suppliante :

« Je n'aurais pas dû lui dire ? Hein ? Je n'aurais pas dû ? »

Allan tendit l'oreille ; pourquoi Charlotte ne répondait-elle pas ?

« Mais si, ne t'inquiète pas, entendit-il enfin. Il l'aurait appris tôt ou tard de toute façon. Et tu vas voir, ça va aller. »

Trine dit au revoir et il entendit la porte d'entrée s'ouvrir puis se refermer.

La semaine précédente elle était venue lui annoncer que son père avait été hospitalisé. C'était grave, et Allan devait se préparer au pire. Il l'avait remerciée pour le renseignement et avait ajouté qu'il ne voulait pas de détails.

« Tu viendras juste me le dire quand il sera mort. »

Cela pouvait passer pour de l'indifférence, surtout aux yeux d'une personne extérieure, mais Trine savait ce qu'il en était.

Mardi, vers six heures du soir. Allan calcula quel jour on était. Jeudi. Il y avait deux jours donc. C'était quand même un peu bizarre. Son père était mort depuis deux jours, et on ne venait le lui dire que maintenant ?

Charlotte s'approcha doucement du divan, et s'assit sur le bord.

« Ça va ?

– Oui, oui. »

Bien sûr que ça allait, il s'était préparé. Et il savait quelle attitude adopter : il ne se laisserait pas émouvoir. Une fois que c'était fait, il voulait en être informé, et rien d'autre. Mais il revenait sans cesse sur un détail :

« Mardi ? dit-il. Et là on est jeudi soir. C'est-à-dire que ça fait deux jours ? Plus que ça même. Pourquoi est-ce qu'on ne me l'annonce que maintenant ?

– On a dû penser que cela ne t'intéressait pas. »

Oui, bien sûr, c'était une explication, mais *on* se trompait dans ce cas. Pourquoi cela ne l'aurait-il pas intéressé de savoir quand son père était mort ? Il n'avait jamais dit ça. C'était son père

quand même ; quand son père meurt, on est supposé être au courant !

« Mardi, répéta-t-il, vers six heures. »

Ils eurent la même idée au même moment.

« Ce n'est pas à ce moment-là que tu as eu ta crise d'asthme ?

– Si, mais ne va pas te mettre toutes sortes d'idées dans la tête pour ça. »

Elle en était bien capable. Il fallait avouer que c'était une drôle de coïncidence. Il n'avait jamais de crise d'asthme à cette période de l'année, et voilà qu'il en avait une au moment où son père mourait.

Il se remit à regarder le journal, pour se distraire un peu. Après tout c'est à cela que sert la télévision. C'était l'heure de la météo, et après il y aurait encore un reportage sur la guerre en Irak. Les politiciens se demandaient si le Danemark devait entrer dans le conflit armé. Quelle histoire, c'était épouvantable ; les soldats danois allaient faire la guerre maintenant ? Il oublia pour un petit moment que son père était mort ; le contingent danois en Irak, c'était quand même beaucoup plus important.

Mais pas pour très longtemps.

Il éteignit la télévision et alla dans la chambre d'enfant. Il regarda sa fille qui dormait avec un sourire aux lèvres et les bras levés en couronne au-dessus de sa tête. Au moins elle allait bien. Devait-il lui parler de la mort de son père ? Est-ce qu'on disait ce genre de choses à un enfant de quatre ans ? Elle

avait à peine réalisé que ses parents avaient des parents eux-mêmes, elle n'en avait jamais entendu parler et étrangement elle n'avait jamais posé la moindre question à leur sujet. Plus tard peut-être, quand elle serait devenue une grande fille, il lui raconterait l'histoire. Il valait mieux attendre qu'elle soit adulte.

Il alla rejoindre sa femme dans la cuisine, resta un moment les bras croisés sur la poitrine, appuyé au montant de la porte.

« Trine l'a appris par son père ? »

Charlotte acquiesça. Allan prit un cure-dent sur la table de la cuisine, et le glissa entre ses deux dents de devant.

« Elle a dit autre chose ?

– Il a eu une autre thrombose. Et puis une complication pulmonaire. Il est mort dans son sommeil. »

Elle pesait chacun de ses mots, faisait de petites pauses en le regardant pour s'assurer qu'elle pouvait continuer. Bon, ça c'était dit, allez, encore un peu.

« Asger y est allé la semaine dernière et il a passé un peu de temps avec lui à l'hôpital. En compagnie de ta mère bien sûr. Ils étaient tous les deux avec lui quand il est mort. »

Allan hocha la tête et alla dans le bureau où il alluma l'ordinateur. Maintenant il sentait qu'il en avait assez. Il ne voulait plus entendre le moindre détail à ce sujet. Travailler, travailler, voilà ce qui allait lui permettre de continuer. Mais il eut du mal à se concentrer sur ce qu'il devait faire, c'est-à-dire écrire, et ça c'était embêtant, car il avait une pièce à finir. Un texte que lui